



# Académie des sciences d'outre-mer

## Les recensions de l'Académie <sup>1</sup>

**Émile Prisse d'Avennes : un artiste-antiquaire en Égypte au XIX<sup>e</sup> siècle / textes réunis par Mercedes Volait**  
**éd. Institut français d'archéologie orientale, 2013**  
**cote : 59.490**

À propos d'Émile Prisse d'Avennes (1807-1879), le profane ne soupçonne pas que sous la rigueur d'un œuvre dessiné et imprimé foisonnant se cache un tempérament fougueux et tenace. Ce savant arrive en Égypte en 1827, dans le sillage des saint-simoniens qui se mettent au service de Muhammad 'Ali pour moderniser l'Égypte. En 1836, il démissionne de ses fonctions auprès du vice-roi et applique sa formation d'ingénieur au développement de l'égyptologie qui tend à s'affirmer comme une nouvelle « science de l'Antiquité ». Installé à Thèbes pour ses explorations, il adopte le costume local et pratique l'arabe. Il a compris la nécessité d'un orientalisme de terrain et non de cabinet. L'ouvrage dirigé par Mercedes Volait qui se décompose en deux parties, intitulées respectivement Etudes, puis Documents, dévoile les diverses facettes du personnage.

En première partie, Prisse d'Avennes se distingue d'abord comme « un égyptologue précurseur et franc-tireur ». Lors d'un second séjour dans le pays, saisi par le délabrement des monuments de l'art arabe, il veut les arracher à l'oubli et se fait le défenseur d'une égyptophilie, « mémoire des altérités ». Son nom est définitivement attaché à deux ouvrages illustrés majeurs qui conservent la faveur du grand public depuis leur parution dans les années 1868-1877, l'*Histoire de l'art égyptien* (d'après les monuments depuis les temps les plus reculés) et *L'Art arabe* (d'après les monuments du Caire). Pendant longtemps, ces publications furent considérées avec une attention distraite tant les spécialistes étaient convaincus que la science de leur auteur hors norme ne pouvait être à l'époque qu'approximative. Les textes réunis ici démontrent le contraire et proposent de « nouveaux regards sur l'œuvre » et la personnalité d'un érudit qui aimait se présenter comme un « artiste-antiquaire ». L'entreprise intellectuelle et artistique à laquelle il voua sa vie est d'autant plus remarquable qu'elle fut celle d'un autodidacte, opérant avec ses fonds personnels. Son extraordinaire savoir est le fruit de son immersion dans la société égyptienne où il prend femme et où il apparaît à certains comme un converti par sa proximité avec l'islam.

Ses recherches archéologiques témoignent d'un intérêt précoce pour la photographie ; elles sont représentatives de l'histoire de ce mode de reproduction et de ses premiers développements. Quand, à partir de 1858, Prisse intègre au sein d'une mission scientifique la photographie qui jusque-là était davantage pratiquée par des





## Académie des sciences d'outre-mer

amateurs voyageurs, il fait figure de « précurseur ». Il apprécie l'authenticité de la reproduction que la maîtrise de la technique lui apporte pour l'étude des monuments archéologiques. De fait, la qualité exceptionnelle de ses archives constitue une référence pour l'histoire des premières applications de la photographie à l'archéologie. Elle témoigne de son goût pour l'innovation technique et la perfection du travail.

Beaucoup parmi les Anglais qui composent la colonie d'Européens venus en Égypte pour moderniser le pays étudiaient et collectionnaient les antiquités égyptiennes. Séduits par son don des langues, sa sociabilité et son esprit curieux, ils accueillent Prisse dans leur cercle, d'autant qu'il prétendait avoir des origines galloises. Par ses amitiés avec ceux qui partagent son intérêt pour le patrimoine islamique du pays, il participe à un *Oriental Album* (1848), tiré de ses dessins sur la vie locale égyptienne, sans obtenir la notoriété d'un D. Roberts ou d'un F. Goodall. On y découvre des emprunts croisés puisque plusieurs planches tirent leur origine de dessins du peintre vénitien I. Caffi. Cela reflète un autre aspect de sa méthode de travail basée sur « un art de la collecte et de la compilation ». Dans « la fabrication des atlas de *L'Égypte monumentale* » se décèle encore ce qu'il doit à ses prédécesseurs. Pour son expédition en 1858-60, il associe à sa mission le peintre néerlandais, Willem de Famars Testas, auquel il faut finalement attribuer une bonne partie des dessins rapportés et qui se forgea ainsi une vocation d'« orientaliste nordique ».

Avec le développement de l'égyptomanie, les planches de Prisse, où le souci d'exactitude peut être tempéré par un souci didactique, connaissent pour la beauté de leur dessin et la qualité de leur polychromie une grande « fortune égyptisante » tant dans l'édition (ex. *Le Roman de la momie*) que dans la décoration architecturale ou les objets commerciaux. Leur qualité scientifique inspire les peintres d'histoire. L'école de Berndorf, en Autriche, présente une particularité qui serait dénoncée de nos jours, puisque pour aider à construire les normes de la féminité et de la masculinité par une approche détournée de ses dessins, les salles de classe sont décorées chez les filles de représentations de musiciens et de danseuses et chez les garçons de joutes nautiques et de scènes de lutte ! Pour les décors de théâtre, Mariette, en écrivant le scénario d'*Aïda*, rejoint les objectifs didactiques de son rival sur le terrain. Pour des raisons financières, Prisse dût se résoudre à vendre de son vivant les plus belles pièces de sa bibliothèque qui est pour le reste mise en vente à Londres en 1879. Sa liquidation clôt une vie de recherche et d'aventure. C'était celle d'un « homme de lettres » totalement dévoué à son travail et à l'enrichissement d'un savoir multiple. Elle sera acquise pour une grande part par un libraire antiquaire britannique.

La deuxième partie de l'ouvrage est consacrée à l'étude de différents « Documents » qui renseignent sur la personnalité et les relations de Prisse d'Avennes. Des extraits du Journal égyptien du peintre néerlandais soulignent son caractère capricieux et exigeant. Ses lettres au peintre et voyageur Charles Cournault éclairent l'histoire de l'orientalisme français. Ses papiers conservés à la Bibliothèque nationale de France révèlent le « ventre de l'ethnographe » dont les commentaires dévalorisants sur un peuple arabe crédule n'entravent pas son attrait pour le « monde féerique des Arabes ». Le Fonds Prisse d'Avennes à la Bibliothèque nationale est la source d'une documentation considérable ; cette acquisition appuyée par G. Maspero a été ensuite enrichie par la générosité de sa famille. De ses archives se dégagent trois axes



## *Académie des sciences d'outre-mer*

d'information sur ses contemporains orientalistes, les objets liés à l'Orient (ex. le narghileh) et la zoologie. Un dossier concerne en particulier le « cheval arabe » et ses fonctions telles qu'elles apparaissent dans son récit d'une « Fantasia dans la région de Constantine ». Etudier sa « bibliographie » donne l'occasion de suivre les aléas d'une carrière, non exempte de contrariétés.

Pour le préfacer Alain Schnap, « le mérite de l'ouvrage que nous propose Mercedes Volait est de nous permettre de reconstituer les multiples dimensions d'un homme aussi passionné que savant, aussi plein de son sujet que discret sur son mode vie ». Dès lors, on imagine mal, que cédant à l'amertume après une vie de recherche âpre et opiniâtre, Prisse ait pu écrire en 1873 : « N'ayant obtenu de la science ni honneurs ni profits, je la cultive pour moi-même en amateur, c'est-à-dire en égoïste laissant volontiers aux autres d'en faire montre ou paraître ».

**Henri Marchal**